

Tabi 2022/2023

Un village maya au cœur du monde

Plan

1 Je rentre chez moi

2 La vengeance du coati

3 Tabi, village prisonnier ? les ambiguïtés du vocable *tab*

4 Croire aux aluxes

5 L'état d'enfance

6 La révolution féministe

7 Nu'upul : unir l'ancienne et la nouvelle pensée

8 Et demain ?

Annexes

Dans le texte

1 Tableau : qu'est-ce qui a changé/qu'est-ce qui est resté semblable

2 photographies

En lien

1 la fête de la Vierge 2022 (film)

2 réunion du 18 décembre à Tabi (film + audio ?)

1 Je rentre chez moi

Me voilà rentré chez moi, dans mon autre monde...

Cela faisait presque trois ans que je n'étais pas revenu au Yucatan, dans ce monde maya où j'ai vécu ma vie d'homme, depuis que, à peine sorti de mon adolescence, je suis arrivé dans ce petit village, Tabi, le village « prisonnier », le village « piégé » par les Espagnols.

Elmer mon petit frère, *in chan yitsin*, est là avec un de ses potes taxistes et m'offre en cadeau de bienvenue un cocktail de crevettes bien épicé et savoureux et mon premier coca cola de l'année !

J'arrive dans la grande maison de Cancun où quatre générations vivent sous un même toit...

Vivent ou plutôt vivaient car depuis mon départ Christine et Ovidio, la reine Mère et son roi, sont revenus au village.

Cancun, la grande ville qui a poussé comme un champignon depuis que les promoteurs ont donné consistance à ce nouveau paradis touristique des caraïbes. La grande ville qui, comme toutes les villes, montre son grand derrière en boîtes à ordures, comme l'écrivait Louis Ferdinand Céline.

Et, dans cette banlieue qui s'appelait autrefois Tunben kuxtal « La nouvelle vie » et qui s'appelle aujourd'hui d'un nom beaucoup moins poétique « région 230 », je prend le pouls de Tabi, qui se situe à quelques 300 kilomètres et 3h 30 à 6 heures de route selon le moyen de transport, mais qui est toujours relié à la grande maison de Cancun par des liens multiples et variés : commerciaux, religieux, de parenté ... C'est Azul [Roberto] le troisième enfant de Christine et Ovidio qui m'en fait la synthèse la plus complète.

Je résume :

- la milpa, le jardin en forêt millénaire des mayas, est en train de disparaître,
- à la place, les hommes font du charbon de bois et épuisent la forêt,
- quand ils ne font pas de charbon, ils vont travailler à la ville et le week-end, de retour au village, se saoulent la gueule et frappent leurs femmes qui se laissent faire,
- quand aux jeunes, ils commencent à se droguer, non seulement à la marijuana mais aussi à des drogues plus dures comme le cristal...
- Tabi ne s'adapte pas... Il devient de plus en plus dépendant de l'extérieur et des subsides du gouvernement, comme il ne cultive plus de maïs, le paysan doit acheter le maïs à la boutique gouvernementale en quantité limitée et à un prix fixé arbitrairement.

2 la vengeance du coati

Azul revient sur la diminution drastique de la milpa à Tabi et ajoute un nouvel élément, un nouveau personnage dans le tableau : le coati.

Comme on ne fait presque plus de milpas, celles qui restent sont à proximité du village et elles sont victimes de la prédation des animaux et en particulier des coatis, les *chikob*, *tejones* en espagnol.

Moins il y a de milpas et plus les animaux se concentrent sur celles qui restent. Il faudrait, au moment où le maïs commence à murir, veiller la nuit pour tirer sur les animaux. En effet, la chasse, et en particulier la

chasse à l'affût, est étroitement associée à la culture : si les animaux peuvent raisonnablement manger un peu de la milpa, ils ne doivent pas abuser et l'homme se charge de réguler cette prédation en les chassant. Mais aujourd'hui, les animaux sont de plus en plus abondants, les cultivateurs-chasseurs moins présents et la régulation ne se fait plus !

Je me méfie de cette vision très pessimiste d'Azul : certes la violence domestique est encore très forte, sans doute même en augmentation, mais il y a aussi de nouvelles jeunes femmes indépendantes qui refusent le mariage et exercent des professions : Marianela, ma filleule, directrice de l'école de Tabi, et Lupita, professeur bilingue sont deux exemples que je connais bien et il doit y en avoir d'autres. De même pour la milpa, est-elle vraiment en train de disparaître ? Et quel rôle joue réellement le coati dans cette histoire ? Le coati est un animal très particulier qui est associé à la fertilité dans les rituels de pluie et dans le rituel de la danse du cochon, ce serait une ironie bien amère que l'animal de la fertilité devienne celui qui justement la menace ? Un déséquilibre qui renvoie à notre histoire puisque le virus du covid 19 est lui aussi lié à un déséquilibre de nos relations avec les animaux et vient signifier à l'humain que son exploitation sans limites ne respecte plus le vivant.

Coïncidence ou synchronicité, le journal en ligne *Reporterre* publie justement ces jours-ci un article sur les révoltes des animaux¹.

Je suis sceptique, Tabi est un village en trompe l'œil difficile à comprendre et Azul, qui n'a jamais habité le village tout en le fréquentant depuis son enfance peut avoir l'illusion de comprendre une réalité qui lui échappe en partie.

Mais en arrivant au village, une partie du récit d'Azul se confirme : tous les témoignages sont concordants, les coatis ont envahi les milpas et beaucoup de paysans sont découragés et envisagent d'abandonner la milpa qui, disent-ils, ne sert plus qu'à nourrir ces maudits animaux dont on a oublié le rôle qu'ils jouaient dans la régulation de la fertilité.

Il me faut revenir un peu sur cet animal plutôt sympathique et espiègle auquel j'ai consacré un chapitre entier dans mon premier livre sur le village, *les rêveurs d'eau*, ma thèse de doctorat, écrite en 1982 et soutenue en 1983.

Chik (pluriel *chikob*) se traduit à la fois par clown et par coati. Le coati est un animal qui a donné son nom au clown tellement il est amusant et autrefois les familles mayas pouvaient avoir chez elles un coati domestique.

Avant de préciser sa place dans la fête, résumons quelques uns de ses attributs² :

C'est un animal au long nez, or Chak, le père pluie, est représenté avec un long nez³, il est très joueur, il est craintif mais s'apprivoise très facilement, il a une splendide queue aussi longue que son corps, son sens privilégié est l'odorat, il est très fertile et a des portées de 2 à 7 petits, sa période de gestation est de onze semaines environ, il mange les fruits murs des *yaxche'*, l'arbre cosmique, il est très friand de maïs, il est omnivore et plutôt glouton.

¹ Reporterre, 11 mars 2023, *Sabotage et refus d'obtempérer, une histoire des révoltes animales*. Au début du XXème siècle, la révolte des émeus australiennes qui dévastaient les grosses fermes des colons australiens

² Sources : Kaufman, monographie sur le coati, *Stalker, le coati au Mexique*, Sahagun.

³ Dans ma thèse de doctorat (Boccaro, 1983 :), j'ai montré comment deux animaux ont pu donner ce long nez à Chak : le coati et le tapir, tous deux associés dans les mythes d'origine du monde.

Les différentes caractéristiques du *cati* expliquent son identification à la Mère cosmique⁴, et plus généralement au démiurge créateur. Sous sa forme de maître de la pluie, présent dans la cérémonie de l'appel de la pluie, le *cha'chak*, et de seigneur du monde souterrain, il réunit, comme H-wan tul, deux identités apparemment opposés mais jumelles ; le rituel le met en scène tout autant comme maître de la fertilité et de la vie – il sème des graines à tout vent, cabriole en haut du *yaxche'* auquel il attache les fruits de l'abondance – que comme maître du monde souterrain et de la mort : comme Kisin, il a une prédilection pour l'anus par où s'échappe le souffle vital d'en bas – il poursuit les enfants et lorsqu'il les attrape, leur enfonce dans l'anus de la graisse et de la poudre à fusil⁵ – et il attrape au lasso les hommes, comme des taureaux, se comportant ainsi en double de H-wan tul, le maître des taureaux et des toréadors.

Il est aussi le personnage qui, lors de la danse du cochon, agite devant l'animal – plus exactement devant l'homme qui avec une tête de cochon sur sa tête danse et incarne l'animal – une sonnette pleine de maïs pour le faire avancer vers l'endroit où il va être sacrifié pour le bien de la communauté, pour la fertilité de la milpa.

Mais sa caractéristique principale est de rire et de faire rire

Car le créateur est joie et rire jusque dans la mort, affirmation de la vie dans la mort et par delà la mort.

C'est dans l'arbre cosmique sacrifié, le *yaxche'*, que le *chik* rit et fait des farces.

De même H-wan t'ul le trickster, sous sa forme de lapin, fait mourir la pauvre dame écureuil dans un éclat de rire : elle se précipite au fond d'un puits en croyant se saisir du lapin qui s'est perché sur un arbre au dessus de l'eau de manière à ce qu'elle y voit son reflet.

Comme les deux truands sur la potence, dans les histoires scélérates racontées par Pier Paolo Pasolini et Sergio Citti, la morale de la fête est que s'il faut mourir, autant le faire dans un éclat de rire. Car finalement, ce sont les pécheurs qui iront au paradis.

La présence du clown au cœur de la fête de la fertilité et du sacrifice renvoie à l'essence même de ce personnage. Robert Redfield, dans son étude du personnage du *chik*⁶ a bien montré comment ce clown démiurgique est un personnage que l'on retrouve sur tout le continent américain et nous pouvons aller plus loin encore, il s'agit d'un archétype universel, le diable de la tradition populaire est son héritier.

Même aujourd'hui, où la mort est devenue si étrange, si étrangère à notre quotidien, on continue de rire de la mort et celle-ci figure toujours au hit parade des blagues.

Mais qu'est-ce qu'un clown ?

C'est d'abord quelqu'un qui rit de lui-même avant de faire rire les autres, ou plus exactement, qui fait rire les autres en riant de lui-même, et c'est ce rire inextinguible qui lui permet d'être toujours gagnant : plus il perd et plus il est joyeux et donc plus il gagne.

Chercher son clown, c'est trouver en soi le trait le plus ridicule, qui est en même temps celui auquel on tient le plus, et s'en moquer.

Le rire du clown n'est pas une fin mais un commencement, une bouche ouverte sur l'avenir par laquelle peut entrer, ou sortir, le monde entier.

⁴ Référence au Popol Vuh.

⁵ Kisin le « pétueux » - *Kis* signifie pet en maya – aime les pétards.

⁶ *The coati and the ceiba*, 1936.

Et c'est pourquoi, il n'y a pas de plus beau cadeau à lui faire que de rire avec lui, que de rire de lui, que de rire de soi en riant de lui, comme jadis le fit don Nicolas en revenant de chez Saint Pierre.

Don Nicolas qui n'avait pas assez péché et que Saint Pierre renvoya, pour pénitence, pêcher quelques années de plus dans le monde avant de revenir au paradis (Boccaro, 2000).

Henry Miller, dans son petit livre sur le clown, *Le sourire au pied de l'échelle*, écrit

« Il y a une heure qui tue a dit plus ou moins Balzac quelque part. Je voulais que mon héros quitte ce monde comme on va sur la lune. Mais non dans la mort ! Je voulais que sa mort montre la voie comme un phare. Je ne le voyais pas comme une fin : comme un commencement (Miller : 115). »

Or aujourd'hui, le coati ne fait plus rire car on a oublié les rituels et on ne sait plus que, lorsqu'il se déchaîne, il faut savoir l'arrêter.

Car s'il est celui qui distribue les fruits de l'arbre cosmique, celui qui agite devant le cochon le maïs qui va le conduire à l'abattoir, il est aussi celui que l'on doit capturer pour l'obliger à annoncer la pluie.

Lors du *tup k'ak'*, « L'extinction du feu », une étape importante du *cha'chak*, « l'appel de la pluie », les pères Pluie, les *Chakoob*, poursuivent le *kanchik*, le coati fertile, qui détient le secret de la venue de la pluie.

Lorsque celui-ci est capturé, il est frappé à trois reprises jusqu'à ce qu'il annonce la venue de la pluie.

Mais s'il retient la pluie, il est aussi celui qui permet la sécheresse (peut-être parce qu'il résiste particulièrement bien en se nourrissant de plantes et d'animaux pendant la saison sèche ?). Car l'une et l'autre sont nécessaires pour que l'année soit fertile.

En effet, s'il n'y a pas de sécheresse, on ne peut pas brûler la milpa et les semis ne peuvent avoir lieu, mais ensuite il faut que la sécheresse cesse et que la pluie tombe.

Car si on doit jouer avec le diable, puisque le diable est d'abord un joueur et non ce personnage uniquement mauvais que la vulgate chrétienne a popularisé, il est nécessaire de savoir le maîtriser, de savoir prendre le diable par la queue et de le faire tourner jusqu'à ce qu'il s'avoue vaincu et qu'il laisse l'abondance arriver. Dans le rituel de Noël, l'abondance est représentée par la naissance de Jésus et celui-ci en bon régulateur, continuera de donner au diable sa part de gâteau sans lequel il n'y a pas de monde possible.

Donc, pour que l'année soit bonne et que le coati, en bon diable, en bon clown cosmique, distribue en riant les fruits du Yaxche', le « premier arbre » – dans la genèse chrétienne, le diable distribue aussi les fruits de l'arbre cosmique, mais ces fruits sont gâtés, là encore on a réduit le diable uniquement à une de ses faces -, il faut que l'homme le régule, qu'il l'empêche de retenir la pluie plus longtemps. Dans le folklore populaire chrétien, le diable doit être dupé pour que l'homme puisse vivre ou encore on doit gagner la partie que l'on joue avec le diable.

Or justement aujourd'hui, l'homme ne joue plus ce rôle régulateur, il laisse au coati-diable toute latitude pour confisquer les fruits de la milpa : la pluie tombe certes, mais le coati au lieu de distribuer les fruits se les approprie.

La réalité se conforme à la matrice mythique : le coati, clown joueur, enfant terrible, devient un diable déchaîné, il mange les récoltes, il annonce la disette et oblige l'homme soit à trouver des solutions pour que la milpa soit sauvée soit à changer de mode de production et à adopter le mode de production capitaliste : ce sont les unités porcicoles qui, de chaque côté du village de Tabi, polluent les nappes

phréatiques et remplacent le brave petit cochon noir autochtone par des porcs engraisés aux aliments chimiques. Le cochon n'est plus dansé, il est devenu un animal de batterie.

Heureusement tout n'est pas joué, le cochon noir résiste et on danse toujours la tête de cochon à Tabi et dans les villages des alentours.

Le coati incarne quant à lui la réponse de la forêt, de la terre, à l'homme qui ne la respecte plus et le hasard fait bien les choses puisque l'invasion du coati coïncide avec celle du virus.

Le véritable enfant terrible, celui qui, comme dans les contes africains⁷, tue au risque de se noyer, la tortue sur laquelle il est monté et qui lui fait traverser la rivière, ce n'est pas le coati, mais l'homme lui-même car le coati lui prospère, il n'a jamais été aussi florissant !

Revenons à Tabi et à la crise de la milpa.

Pourquoi le coati mange-t-il les récoltes? À Tabi, mais aussi dans tous les autres villages de la région – jusqu'où ? Je ne le sais pas encore, mais il semble que le coati prospère sur un très large territoire.

Résumons ce que m'ont dit mes amis :

- 1) Il y a de moins en moins de milpas, de jardins en forêt.
- 2) Le coati aurait migré des territoires du sud et de l'est : au sud, car ces territoires ne sont plus viables : vendus aux américains, mécanisés, pollués... à l'est car il y a eu ces dernières années d'immenses incendies, produits justement du manque de contrôle de l'homme sur l'élément qui permet la fertilité à condition de le réguler, le feu !
- 3) On observe aussi, et cela est plus curieux encore, un changement de mœurs, comme si le coati, avec un savoir sophistiqué, s'adaptait, en diable malin, à son ennemi héréditaire :
 - a) il se déplace par meutes pouvant aller jusqu'à 50 individus voire davantage, alors qu'avant on n'observait que des groupes de trois ou quatre, voir même des individus isolés - ils ont un nom d'ailleurs ces vieux coatis solitaires et hargneux, déçus par la vie et sa sociabilité !
 - b) il vient manger à n'importe quelle heure alors qu'avant il était crépusculaire et nocturne
 - c) il change même son mode d'alimentation en se nourrissant aussi de maïs sec alors qu'auparavant il ne se nourrissait que de maïs nouveau.
- 4) Les paysans ne sont pas assez présents pour éviter les prédations : ils ne surveillent plus assez leurs jardins, ils ne chassent plus le coati parce qu'ils ne le mangent plus, la forêt est moins fréquentée or le coati est un animal plutôt craintif qui s'enfuit dès qu'il y a du monde. Mais là encore il s'adapte, il est de moins en moins craintif, il organise des tours de guets, se retire à proximité et revient dès que l'homme a disparu.

Pour finir, il me faut parler des solutions qui permettraient de résoudre ce problème, en admettant qu'un retour à une économie basée sur la milpa est devenu impossible et que celle-ci ne peut être aujourd'hui qu'une source d'appoint.

Quelles sont les stratégies que j'ai pu observer ou dont on m'a parlé ?

- 1) L'empoisonnement
- 2) Les leurres, sonores ou visuels
- 3) Faire sa milpa sur un lieu où il y a beaucoup de passage

⁷ Voir mon article *La mythologie des enfants terribles*, 2020.

- 4) Etre très présent au moment où le maïs mûrit
- 5) Pendre un coati mort pour effrayer ses congénères

Mais ces stratégies ne sont pas toutes efficaces ou possibles.

- 1) Les paysans répugnent le plus souvent à l'empoisonnement car c'est contraire à la « morale » de la milpa qui dit que l'on doit respecter les animaux et les laisser se nourrir raisonnablement avant de les chasser. Ceux qui le pratiquent sont, d'après plusieurs récits, punis par de mauvaises récoltes ou des accidents, comme les chasseurs abusifs qui sont châtiés par les esprits de la forêt.
- 2) Les leurres ne fonctionnent que moyennement car le coati est diablement intelligent.
- 3) Cette stratégie est plutôt efficace mais les lieux où il y a beaucoup de passage, le long des routes, sont le plus souvent moins fertiles et pour ceux qui le sont encore, vont rapidement être épuisés. En effet la culture sur brûlis, pratiquée par les Mayas, suppose de ne cultiver un terrain que deux ou trois ans consécutifs maximum et de le laisser ensuite reposer une dizaine d'années avant de l'essarter à nouveau.
- 4) Cette stratégie est efficace mais couteuse et si on se relâche, on est immédiatement « puni » et on trouve sa milpa dévastée.
- 5) Je n'ai pas d'éléments suffisants pour juger de cette technique.

La véritable réponse serait de retrouver, tout au moins en partie, le sens du commun et de regrouper les milpas de manière à limiter les prédations puisqu'une des raisons de l'invasion des coatis est l'isolement des milpas. On pourrait également ainsi organiser des tours de garde et empêcher le coati d'entrer en le chassant systématiquement. Le coati est une très bonne viande mais, avec le développement de l'élevage en batterie et de la viande bon marché, on ne mange plus les animaux de la forêt à l'exception des cerfs et des pécaris.

La vengeance du coati nous renseigne également sur un point essentiel que l'on pourrait avoir tendance à négliger : l'interdépendance, en forêt de la chasse et des jardins.

C'est justement sur ce point que, avant mon départ au Mexique, nous avons discuté en famille à la suite d'une soirée à Biars autour de la culture des jardins chez les Jivaros et en Nouvelle Guinée⁸. Les anthropologues présents lors de cette manifestation avaient tendance à analyser les jardins et leur dynamique en privilégiant les relations humains-végétaux et sans accorder suffisamment d'importance aux relations humains-animaux-végétaux ou si l'on considère aussi les humains comme des animaux, aux relations animaux-végétaux. Les rituels mayas de fertilité articulent bien, quand à eux, les rapports entre animaux et végétaux, à travers notamment les relations entre le *yaxche'*, « premier arbre », le taureau et le coati.

C'est la forêt dans son ensemble que l'on doit considérer, et notamment les interactions de tous les êtres vivants qui la composent : les insectes (abeilles, fourmis, lépidoptères...), mais aussi les êtres mythiques qui, comme nous le verrons dans notre troisième partie, régulent ces interactions quand l'humain est défaillant.

Le coati, avec toute sa complexité et son intelligence, n'est qu'un acteur parmi d'autres de ce théâtre.

⁸ Plantes-personnes et forêts-jardins, conférence de Philippe Descola, Florence Brunois-Pasina et Anne-Christine Taylor, Le 23 septembre à Biars dans le cadre des rencontres Plantes et Cie.

3 Tabi, village prisonnier ? Les ambiguïtés du vocable *tab*.

Autrefois Tabi ne s'appelait pas Tabi mais Chu'ts'onot', le cénote gourde fertile.

Chu' désigne la gourde que le paysan maya emporte à chaque fois qu'il va en forêt.

Un *chu'* a deux trous : le premier par lequel l'eau coule et le second, le *mus ik'*, la « respiration », qui pousse l'air pour que l'eau coule plus vite.

Le cénote de Tabi est donc un gigantesque *chu'* avec deux ouvertures : par l'une il donne son eau et par l'autre il respire.

Lorsque les Espagnols sont arrivés, ils ont piégé le village – *tabi* – comme le raconte le mythe de fondation du village : l'amant espagnol a pris – *tabi* – une femme du village mais cette prise ne lui a pas porté chance. Il a été, avec son amante, emporté par H-wan tul, le diable taureau et maître du monde souterrain, dans les profondeurs du cénote où il est à jamais prisonnier.

Mais dans le cénote vit aussi une magnifique dame, Kolebil Tabi, la Dame de Tabi, une des formes de la très puissante et très sainte Ix Tab, Dame du Lien et de la Corde, une des identités de la Mère cosmique qui aux origines engendra le monde.

Ix Tab est la dame de la corde et du lien, c'est elle qui relie entre eux les villages mayas par la corde vivante, le *kuxan su'um*.

Insérer ici un encart avec les différents sens de tab extrait du tome 15

Mais elle est aussi la Dame du piège, car le même lien peut à la fois donner la vie et donner la mort.

Tab se manifeste aujourd'hui sous la forme de la X-tabay, un des esprits les plus populaires et qui est encore bien vivant. La X-tabay, bien qu'on ait tendance à voir surtout son côté maléfique, est – en bonne descendante d'Ix Tab - une Dame à deux visages avec un visage qui relie et un visage qui piège.

Lorsqu'elle lie, la X-tabay est la protectrice de la famille, *tabal* est d'ailleurs un terme qui signifie « enraciner » et « parent consanguin ». Elle privilégie ainsi les alliances et veille sur les femmes qui se promènent seules dans la forêt, mais aussi sur les maris trompés.

Elle protège à la fois les humains et les animaux car la relation sexuelle est trop souvent une chasse où on n'hésite pas à dévorer la victime. La X-tabay, qui a pris la forme de la victime, femme, homme ou biche, se transforme alors en diane chasseresse et le chasseur, ou plus rarement la chasseuse, est chassé.

La X-tabay est bien connue des Mayas d'aujourd'hui et apparaît parfois aux femmes « chasseuses d'hommes » mais le plus souvent aux hommes qui ont trop bu et qui deviennent violents et prennent possession des femmes, comme le chasseur prend possession des animaux de la forêt.

L'imprudent chasseur voit alors apparaître une magnifique jeune femme qui peigne sa longue chevelure noire au clair de lune et lui dit doucement : « viens ! ».

S'il ne résiste pas à cet appel, alors pauvre de lui ! La X-tabay l'entraîne alors dans les bois et se transforme en cactus pour le transpercer de ses épines.

Au matin, notre homme, s'il est encore vivant, se retrouve sanglant et brûlant de fièvre et il faudra toute l'habileté d'un *h-men* pour le soigner et le sauver de la folie.

La X-tabay peut pourtant être compatissante et ne donner qu'un avertissement au chasseur devenu chassé.

Tabi est sous l'emprise de cette douce et terrible patronne. C'est pourquoi, depuis qu'il s'appelle Tabi, c'est-à-dire depuis la conquête espagnole selon le mythe, le village en prospère pas.

Depuis la conquête, il connaît une suite de périodes de croissance et de décadence voire de disparition complète. Les restes d'habitat à plus d'un kilomètre du centre attestent d'un centre de population qui a été très important. En 1561, le village est déserté mais quelques années plus tard, il est devenu une *encomienda*, c'est-à-dire un centre important et il compte dans son territoire plusieurs autres villages comme Usi kah et Sahcaba dont les ruines subsistent encore dans le forêt de Tabi.

À la fin du XVII^{ème} siècle (elle se termine le 24 juillet 1700) est construite à Tabi une des plus grandes églises de la région, ce qui indique que le village devait alors être très peuplé, plusieurs milliers d'habitants, alors qu'il n'en compte plus que 800 environ aujourd'hui. Cette église est aussi remarquable parce qu'elle possède une petite chapelle, un *camarin*, dédiée à la Vierge, une des plus belles et des plus imposantes du Yucatan.

Miguel Bretos, historien de l'art sacré mexicain, nous informe que c'est au Yucatan qu'a été construite la première chapelle dédiée à la Vierge, à Izamal, entre 1648 et 1656. Un récit mythique relie d'ailleurs les Vierges de Tabi, et d'Izamal en en faisant des sœurs.

La chapelle de Tabi est construite un peu plus tard et Bretos la considère, avec celle d'Izamal, comme une des plus importantes du Yucatan. Or Izamal était à l'époque de la conquête une ville importante, avec une des plus hautes pyramides de la péninsule, et est aujourd'hui encore une des principales villes moyennes du Yucatan avec ses quelques 30.000 habitants. Il décrit en ces termes la chapelle :

Avec tout son extraordinaire intérêt, ce n'est ni la taille, ni l'allure ni la coupole qui sont les plus notables du sanctuaire de Tabi ; mais la magnifique chapelle de La Verge et son retable majeur (...) Le sanctuaire atteint au cours du XVIII^{ème} siècle un grand prestige et une grande renommée. En 1754, l'évêque frère Ignacio de Padilla y Estrada, sobre dans ses éloges, écrit en Espagne qu'il existe à Tabi « une remarquable église voutée où on vénère une image miraculeuse ». Une bonne partie de cette beauté, si évidente pour le prélat, dérive de l'exquise chapelle, de l'extraordinaire décoration murale, et de la richesse du retable majeur, unique comme ensemble au Yucatán⁹.

Cette importance du culte marial à Tabi permet de conforter l'hypothèse d'un culte préhispanique de la Mère cosmique à Tabi sous sa forme Ix Tab.

Nous savons d'ailleurs qu'au XVI^{ème} siècle, des sacrifices avaient lieu dans le cénote de Tabi, la Dame de Tabi avait déjà deux visages et si elle mettait au monde ses enfants, elle les dévorait aussi parfois : pour le seule année de 1561, on ne compte pas moins de 14 sacrifices, essentiellement des enfants.

Mais Tabi, comme l'oiseau phénix, ou plutôt comme le petit colibri, renaît sans cesse de ses cendres et continue d'être habité par les esprits de la forêt : les aluxes (prononcer alouches), la X-tabay – elle a emmené un de mes voisins il y a quelques mois - , les esprits Pluie, les Chakob ...

⁹ Voir Miguel Bretos, La Asuncion de Tabi, dans *Arte sagrado de Yucatan* (si je me souviens bien), je le cite (document 11) dans mon livre sur les vierges de Tabi et leurs maisons (Michel Boccara, *Las virgenes de Tabi y sus casas*, date).

Si j'en crois le rêve que j'ai fait une nuit de juillet 1973, ce sont ces esprits qui, en la personne de leur « roi », le grand oiseuserpent, Kukulkan, m'ont appelé pour venir soutenir le village et l'aider à retrouver sa fertilité.

Encart racontant mon rêve de l'oiseuserpent

4 Croyez-vous aux Aluxes ?

Mon amie Laura est étrange... et sans doute pense-t-elle la même chose de moi.

Nos chemins se sont croisés à Tabi où elle a enseigné une année, je n'étais pas là mais elle a beaucoup entendu parler de moi et quand je suis revenu au village, nous sommes devenus amis.

Elle est originaire de Dzidzantun, une petite ville à côté de la mer et sa famille est plutôt aisée. Elle a des racines yucatèques avec un soupçon de mayaïtude mais ses yeux verts et sa peau blanche témoignent de son métissage *dzul*. Peut-être a-t-elle un ancêtre français qui écumait les côtes yucatèques au XVIIIème siècle ?

Ce soir là, nous sommes à Mérida où elle réside maintenant et elle nous emmène mes enfants, Roméo et Marjolaine, et moi dîner chez sa sœur.

La maison est très bourgeoise mais la conversation prend vite le chemin du village.

Son mari est représentant de la firme *Donde* spécialisée dans les biscuits, et notamment les fameux *animalitos* qui existaient déjà quand je suis arrivé à Tabi il y a 46 ans.

Il connaît Tabi et sa région pour y avoir vendu ses biscuits, les gens sont très pauvres là-bas me dit-il.

Soudain Térésita nous demande « Croyez-vous aux aluxes ? » et elle raconte alors que, avec la femme qui vient l'aider à faire le ménage, elle discute beaucoup des aluxes, ces petits êtres de vent qui protègent jardins et territoires mais qui habitent aussi les terrains urbains. Il est nécessaire de leur faire des offrandes avant de construire sur ces terrains si on ne veut pas risquer des accidents.

À Mérida, on leur offre biscuits et Coca cola. Le Coca remplace le *saka'*, la traditionnelle boisson de maïs. Je me souviens alors de cet ami, Jean-Michel Roux, que nous avons invité au festival de documentaire engagé que j'organise régulièrement dans la région du Lot où je réside. Il avait présenté un film, *Enquête sur le monde invisible*, qui mettait en scène les elfes et il y avait des images de la télévision nationale qui montraient les offrandes faites à ces petits êtres avant toute construction pour éviter les accidents. Là-bas, disait-il, tout le monde croit aux elfes, même la présidence de la république.

Eh bien les elfes ce sont les aluxes islandais. Il y a des aluxes partout, ce sont les premiers écologistes et il faut les nourrir si on veut de bonnes récoltes mais aussi un habitat sûr et salubre. Ce sont aussi ces êtres élémentaires que nourrissent les adeptes de Steiner, fondateur de l'agriculture biodynamique.

Quelle ne fut pas d'ailleurs ma surprise de voir sur l'autel de doña Candy de petits êtres étranges et peu mayas qu'elle me présenta comme des Trolls. Les Trolls sont des êtres mythiques qui existent en Islande mais également au Danemark, en Norvège et en Suède.

Comme les aluxes de doña Candy sont généralement hérités de ses patients qui les lui remettent car ils ne peuvent pas les contrôler, on peut imaginer qu'un scandinave a donné ces Trolls à un yucatèque et qu'il a

du s'en débarrasser, ne sachant pas comment traiter avec eux. Doña Candy en a fait une catégorie spéciale d'aluxes.

Croire aux aluxes c'est donc la condition nécessaire et suffisante pour vivre en terre mythique yucatèque, pour continuer à honorer, à travers les multiples transformations de ce dernier demi-siècle, les esprits des ancêtres.

Comment j'ai fabriqué mes aluxes

J'avais moi aussi envie de croire aux aluxes, mais pour que cette croyance soit effective, il me fallait l'éprouver. Or, bien que l'on m'ait raconté un grand nombre d'histoires, je n'avais toujours pas rencontré ces petits êtres. Jusqu'à ce qu'un jour, j'entende parler d'un *h-men* qui, pas très loin de chez moi, dans le village de San Francisco de Tinum, donnait la vie à des aluxes.

Mais avant de leur donner la vie, il fallait les fabriquer. C'est Juanita, une potière de Uayma, qui s'en est chargée.

Il me semble que c'est Juanita qui m'a parlé la première des aluxes et m'a indiqué don Luis Balam, le h-men, je dois vérifier cela sur mon journal de l'époque.

Insérer aussi une petite carte pour indiquer les différents lieux : Dzidzantun, Merida, Tabi, Uayma, San Francisco de Tinum...

Elle a fabriqué deux aluxes, un homme et une femme. La femme est plus puissante, me dit-elle. Je remets ensuite ces aluxes à don Luis qui va les faire vivre en les nourrissant des trois liquides essentiels : pozole *saka'*, « eau de maïs », alcool et sang. Puis il me donne les instructions pour les déposer dans mon terrain.

Extraits des instructions de don Luis

Et mes aluxes se sont mis à vivre ! À garder mon terrain et à éloigner ceux qui viennent y prendre quelque chose en leur jetant des pierres, en tirant leur hamac...

Chaque année je les nourris de pozole *k'eyem* qui est plus digeste que le pozole *saka'* car additionné de chaux pour pouvoir ensuite le faire boire à mes amis pour les protéger et les faire reconnaître de mes aluxes lorsqu'ils pénètrent dans mon terrain.

Mes aluxes se manifestent pendant la pandémie de Covid 19

En 2019 la pandémie de Covid va m'obliger à rester plusieurs années éloigné et mes aluxes vont se manifester.

Comme ils avaient faim, ils sont sortis et se sont promenés dans le village. C'est X-Loli, une des filles de ma commère Zénaïda, qui les a vus la première.

Elle a rencontré un soir des petits enfants sur la place du village qui lui ont demandé de jouer au foot bal avec elle. Dans un premier temps, elle a accepté, puis elle s'est rendue compte qu'elle ne connaissait pas ces enfants. Elle a pris peur et elle a couru voir sa mère qui lui a dit :

- Ce sont les aluxes de Michel, comme il n'est pas venu depuis deux ans, il n'a pas pu leur offrir de pozole et ils ont faim. Je sais ce qu'il faut faire, je vais leur offrir du pozole.

Ce qu'elle a fait, et mes aluxes sont revenus dans le terrain.

X-Loli n'est d'ailleurs pas la seule à les avoir vus, plusieurs enfants du village les ont vus ou entendus, et certains les ont même photographiés avec leur téléphone portable. Ils ont posté ces photos sur Facebook mais comme elles étaient floues, des internautes ont protesté et les ont accusés d'avoir truqué les photos et pour ne pas entretenir la polémique, les enfants les ont retirées.



Dessin d'alux réalisé par un enfant de Tabi, décembre 2022.

Je crois donc maintenant aux aluxes, je les ai fait vivre et ils se manifestent.

Hypothèses pour comprendre comment vivent les aluxes

Nous avons esquissé, avec mon fils Roméo, une hypothèse qui permet de comprendre ce phénomène indépendamment de la culture maya.

On peut considérer les manifestations des aluxes comme des vécus mythiques.

Les vécus mythiques sont des rencontres avec des êtres mythiques dont il existe des récits et des représentations indépendamment d'une expérience individuelle. Mes aluxes ont été vus et entendus par un grand nombre de personnes précisément dans le territoire où je les avais disposés, c'est-à-dire dans mon jardin et autour de ma maison.

Comment définir ces vécus qui ne peuvent pas être assimilés à des hallucinations.

Ils seraient le produit d'une interaction entre ce que l'on peut appeler « l'écosystème spirituel » et chaque constellation personnelle.

Lorsqu'un alux est entendu, ou vu, voire même, lors d'une expérience totale, lorsqu'un enfant joue avec lui, cette expérience ne se produit pas dans un espace neutre mais dans un espace déjà chargé. Ce sont ces espaces que l'on appelle « hantés » dans le vocabulaire mythique de notre société européenne.

Un encart, ou une note, sur cette notion de hantise en utilisant notamment le livre que m'a donné ... lors du colloque de 2002.

Elle vient rencontrer ce que l'on peut définir comme de la « pensée externe » ou encore un « prêt à porter symbolique », une réalité virtuelle prête à être activée. Ce que les Mayas appellent « la croyance ».

Nous pouvons alors envisager plusieurs cas :

- Celui où la pensée externe se manifeste comme « air », *ik'*, et les esprits sensibles peuvent le percevoir. L'air a alors des traits caractéristiques de la culture : l'alux se présente sous la forme d'un enfant, il peut avoir un petit chapeau, un lance pierre, voire être tout nu.
- Celui où la projection personnelle est dominante et se manifeste sous une forme individualisée (unique) : nous ne sommes plus très loin de l'hallucination.
- Celui où pensée externe et vécu personnel interagissent de manière équilibrée, si on peut dire. On obtient alors une forme mixte, la forme individualisée du vécu collectif : l'alux est toujours un enfant mais il peut avoir les yeux bleus, boiter...

L'espace autour de ma maison est de plus un espace chargé où il n'y a pas que mes aluxes qui se manifeste. Il jouxte l'église et cela est un élément probablement déterminant, soit que l'église ait chargé cet espace, soit qu'elle ait été construite sur un espace déjà chargé.

Ainsi, pour ne parler que d'événements récents, sont apparus dans cet endroit un sorcier cochon, un *way k'ek'en*, et la X-tabay. Cette dernière est venue il y quelques mois à peine, en décembre 2022.

Cet espace près de ma maison n'est pas le seul où se produisent des vécus mythiques, d'autres zones du village sont également chargées, on pourrait ainsi dresser une carte mythique de l'espace villageois.

Don Luis Balam, le *h-men* de San Francisco Tinum, n'est pas le seul à faire vivre les aluxes. Maori, le fils de mon ami Omar, m'a raconté le mois dernier, en janvier 2023, comment un homme lui avait apporté un alux qui aujourd'hui vit à ses côtés et l'aide et le conseille dans son quotidien.

Le récit de Maori

Quand il était petit, Maori a commencé à voir un alux, sous la forme d'un enfant, à la maison et ses parents ne le voyaient pas. Sa petite sœur Monica (ils ont onze ans de différence, Maori a 29 ans et sa sœur 18) voyait aussi des enfants, mais plus nombreux, toute une famille raconte-t-elle.

Un jour, alors qu'il était plus grand, une femme est venue et lui a dit qu'il avait des pouvoirs., puis, quelques temps plus tard, c'est un homme qui a confirmé ses pouvoirs et lui a dit qu'il faisait vivre des aluxes et qu'il pouvait lui en donner un.

L'home est revenu un autre jour et lui a apporté un petit alux. Or cet alux était borgne, comme Maori mais du côté droit alors que Maori avait perdu son œil gauche.

L'homme s'en est rendu aperçu et s'est mis à pleurer en lui disant qu'il ne l'avait pas choisi intentionnellement et que c'était un hasard que l'alux soit ainsi fait.

Maori a accepté cet alux comme compagnon et s'est mis à lui parler tous les jours. L'alux lui a dit qu'il voyait des choses avec son œil droit que lui, l'alux, ne voyait pas et que inversement, il voyait des choses avec son œil gauche invisibles à Maori.

Maintenant, tous les deux allaient pouvoir voir davantage de choses avec leurs deux yeux !

Lorsque j'ai demandé à Maori ce qu'il voulait faire plus tard, il m'a dit qu'il voulait devenir *h-men* et qu'il était très intéressé par les plantes médicinales de son grand-père Mario, un de mes amis de longue date et qui, sans être *h-men*, était devenu médecin traditionnel dans les années 1990, lorsque l'INI (*Instituto Nacional Indigenista*) avait décidé de mettre en place une clinique traditionnelle à Yaxcaba. Maori est né à cette époque là.

L'alux que l'homme lui a donné est une femme, Maori recevra un homme plus tard lorsqu'il aura appris à respecter la femme et à ne pas se laisser séduire par elle. Pour l'instant, il ne peut pas la voir, mais lorsqu'il pourra le faire, cela voudra dire qu'il aura appris à la respecter.

Je vais recopier l'ensemble du récit et je verrai si je complète ce résumé (cahier 9, 135-148)

Lorsqu'il était petit, Maori avait des périodes de dépression, puis plus grand il a eu des envies de suicide mais sa rencontre avec l'alux lui a permis de surmonter cela.

Les aluxes sont donc non seulement les gardiens des territoires et les protecteurs de la forêt mais ils peuvent aussi donner des conseils et être de vrais guides spirituels.

Tabi est donc toujours ce lieu mythique où vivent les aluxes. Les miens viennent s'insérer dans le village et revitaliser les vécus des enfants de Tabi. Les enfants sont naturellement proches des aluxes.

En effet, les aluxes, lorsqu'ils deviennent visibles, ont l'apparence d'enfants parce que ils ont conservé un esprit d'enfant, même s'ils sont devenus très âgés. Leur activité principale est le jeu, *ba'axal*, comme les dieux grecs d'ailleurs ! Ensuite, devenus grands, les enfants de Tabi peuvent, s'ils le désirent, continuer à vivre les aluxes.

Croire aux aluxes permet de donner un sens au monde mythique, malgré ou plutôt avec les transformations multiples : les téléphones portables, Internet, les réseaux sociaux... qui deviennent des outils pour vivre le mythe.

Et le récit de Monica...

Monica, sa sœur, si elle ne possède pas d'alux, voit cependant les aluxes de la maison alors que son frère ne peut pas les voir. Elle a des visions qui lui indiquent à chaque fois qu'il va se passer quelque chose mais sans que cela soit très précis. Maori ensuite a des rêves qui précisent les visions de sa sœur.

Une complémentarité existe donc entre les deux : ils sont chacun à la fois précis et imprécis mais ce n'est pas dans le même registre.

J'ai aussi demandé à Monica ce qu'elle voulait faire et elle m'a dit qu'elle voulait devenir danseuse de jarana, la danse moderne et rituelle des Mayas. Je lui ai alors raconté l'histoire de Marceline, la mère de Juan de Dios, mon ami danseur de Nunkini.

Un jour, elle a fait un caprice, elle voulait des chaussures neuves et comme ses parents ne pouvaient pas lui en acheter, elle a dit : je ne danserai pas, je vais dormir ! Mais, au réveil, elle est tombée malade, elle avait de la fièvre! Ses parents l'ont emmené voir un *h-men*, il lui a tiré les cartes et il a dit : qu'est ce que tu as fait ! Tu as dit que tu ne voulais pas danser et le patron t'a écouté. Tu dois payer une prière au patron et si tu veux guérir, tu dois aller danser ! La jeune-fille avait de la fièvre, pourtant elle est aller danser et elle a guérit !

Devenir une danseuse de jarana est aussi une manière de vivre avec les airs, avec les aluxes.

Elle me raconte alors que sa grand-mère les emmenait souvent aux vaquerias, elle apportait toujours une veilleuse qu'elle allait dans l'église. Les enfants ne voulaient pas toujours venir mais elle disait que si les enfants ne venaient pas, ils tomberaient malades... c'était très important d'y aller pour être en bonne santé, d'offrir une veilleuse au saint et de danser la jarana.

Tant que le mythe est vivant, tant que l'on croit aux aluxes, la forêt est habitée et Tabi résiste à la colonisation et à l'absorption. Le retour de Chu'ts'onot reste possible.

5 L'état d'enfance

Les enfants de là-bas

(...)

Ils t'emmenent si loin

Là où le temps s'en cogne

Là où t'as pas d'besoins

Là où t'as pas d'besognes¹⁰

Croire aux aluxes, vivre avec les aluxes, c'est garder le mythe vivant et avec lui, la forêt, le *monte*, et ses traditions, ses dueños que l'on continue de nourrir pour qu'ils conservent la forêt et veillent sur le village. Comme l'écrit Claude Gaignebet, ce sont les enfants qui, plus encore que les vieux, gardent vivantes les traditions¹¹.

Croire aux mythes c'est être un enfant et être un enfant c'est croire aux mythes. Le poncif raciste « les Noirs sont de grands enfants » doit être ici retourné pour prendre une force nouvelle.

Que fait un enfant la plupart du temps lorsqu'il vit à l'écart de la violence et des contraintes du monde adulte ? Il joue et les aluxes sont des enfants qui jouent.

À Tabi, les jeux vidéo n'ont pas encore envahi l'univers enfantin, et chaque soir mes enfants vont jouer avec ces enfants-là pour entretenir l'état d'enfance.

Le jeu... un monde où le réel n'est pas donné d'emblée, un monde que l'on invente au fur et à mesure qu'on le découvre.

En ce début de mois de mars, le vent souffle fort annonçant le brûlis des milpas.

Cultiver la milpa, un jardin en forêt, c'est faire alterner le feu et l'eau. Après avoir défriché un morceau de forêt, on attend les vents du sud, les *nohol ik'ob*, pour brûler la nouvelle milpa. Ensuite on sème en espérant que les

¹⁰ Roméo Boccara, *Les enfants de là-bas*, extraits. Ce chapitre est rédigé avec la participation de Roméo.

¹¹ Claude Gaignebet, *le folklore obscène des enfants*,

pluies tombent en abondance pour faire pousser la sainte trinité, maïs, haricot et courge semés dans le même trou.

C'est ce vent de mars avec lequel les enfants jouent en ce moment. Ils construisent des cerf volants avec des bouts de bois et des sacs poubelle et ils courent les rues et la place. Puis ils s'allongent en regardant planer leurs oiseaux de plastique.

Cette disponibilité au monde est possible parce que l'école n'absorbe pas toute leur énergie vitale. Dès midi, ils sont libres et l'après-midi s'offre à eux, temps substantiel sans coupures et sans tâches.

Les changements sociaux ont même protégé cette disponibilité à l'instant présent car les hommes, pour la plupart, ne sont pas au village pendant la semaine et les petits garçons ne doivent plus accompagner leurs pères à la milpa. Quant aux filles, le remplacement des galettes faites à la main par des galettes fabriquées « à la machine » a augmenté leur temps libre.

Il y a chez les enfants de Tabi une certaine androgynité qui va disparaître vers 10/12 ans lorsque va se produire la transition vers l'âge adulte, la sortie de l'état d'enfance et la mise en place des modèles masculin/féminin.

Même si le père est absent, son modèle s'impose par mimétisme.

Pour les filles, le modèle est complexe et oscille entre femmes soumises et femmes rebelles, avec des graduations entre les deux.

Quant aux garçons, ceux-ci le voient rentrer bourré tous les week-end, et pour eux un homme, c'est un *boracho*.

Et quand tu grandis, tu sais que fatalement tu deviendras un mec bourré, tu prends cette voie là sans réfléchir.

Auparavant, il y avait plus de retenue, on ne se saoulait pas aussi souvent, il n'y avait pas cette coupure entre la ville et le village, il y avait du travail à la ville mais il était plus rare.

C'est le cas tout au moins pour les familles catholiques, quant aux familles protestantes, théoriquement les hommes ne boivent pas... mais ils se droguent au travail et l'austérité est aussi néfaste pour l'état d'enfance que le modèle catholique. D'ailleurs les protestants ne croient plus aux aluxes mais uniquement en notre seigneur Jésus Christ.

Pourquoi l'alux, ce gardien et ce conseiller, est-il un enfant qui joue ?

Parce que justement, le secret d'une relation harmonieuse et heureuse avec la forêt et ses habitants, avec les animaux, les plantes, les pierres, la terre... c'est de jouer avec eux, de laisser du jeu dans les relations de manière à permettre à l'inconnu de surgir, à chaque partenaire de vivre libre.

Jouer est cette activité hors du temps, cette activité *suhuy* à laquelle doit s'abreuver toute activité « dans le temps », toute « production » est volonté de vivre. Ce travail *suhuy* que on appelle « rituel » est d'abord un jeu avec un partenaire mythique. On joue avec les saints et avec les diables. Que ceux-ci s'appellent H-wan tul, Chik ou Diablo, que ce soit lors de la corrida, de la danse de la tête du cochon, des fêtes de fin d'année associés aux douze jours (Noël et les Trois rois), ou lors de la cérémonie de la pluie.

Si les aluxes jouent avec les enfants et les entraînent hors du temps dans leurs jeux, c'est aussi et sans doute d'abord pour leur apprendre le sens des rituels, des jeux avec la vie et la mort sans lesquels aucune production équilibrée n'est possible.

À la sortie de l'enfance, le jeu est remplacé par l'esclavage du travail, l'exploitation de la terre et de ses habitants et l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le mot « travail » n'existe pas dans le maya d'avant la conquête, il n'y a pas non plus de mot pour « heure », ce temps compté. Lorsqu'il a fallu l'inventer, traduire *trabajo* en maya, on a utilisé le radical *men* « faire » – celui-

là même qui désigne le voyageur du temps mythique, le *h-men*, le faiseur – en le dérivant en *menyah* qui est devenu aujourd'hui *meyah*. Et on y a joint le mot *nahal* « gagner sa vie ». Gagner sa vie en la perdant comme l'écrit ce bon vieux Raoul Vaneigem survivant de nos folles sixties.

La mère, qui était associée à l'état d'enfance laisse généralement sa place au père et aux pairs, mais il se peut qu'elle résiste et permette à son fils de devenir un homme doux qui conserve en lui une part d'enfance. La révolution féministe pourra aussi s'appuyer sur ces mères-là.

La migration périodique à la ville accentue ce phénomène de sortie de l'état d'enfance. Le travail à la milpa restait en partie mythique, associé aux rituels. Aujourd'hui, il doit devenir rentable et donc il diminue drastiquement car la milpa ne peut pas être rentable si on s'appuie sur des critères strictement productifs. L'homme travaille de plus en plus et joue de moins en moins.

La femme aussi, dans une moindre mesure, car elle reste dans la sphère domestique même lorsqu'elle travaille à la ville, souvent comme employée de maison et bon nombre de patronnes partagent encore la croyance aux aluxes de leurs employées.

La sphère du jeu à Tabi s'est rétrécie, la part du rituel est devenue plus étroite, contrairement à d'autres villages où le jeu rituel est toujours intense comme à Nunkini, terre des ours, à Dzitnup, village où l'on joue avec le diable, à Chumayel où l'on danse le cerf.

La conversion au protestantisme a fait des ravages, les protestants ne dansent plus et boycottent le plus souvent les rituels.

C'est dans la relation aux animaux et aux plantes que les choses se sont le plus détériorées ces dernières décennies.

Ce rapport au jeu, toujours présent chez l'enfant, s'est perdu chez l'adulte et on ne le retrouve plus que dans le sport, la danse, pour les catholiques, et la chasse.

La chasse, et tout particulièrement la chasse au cerf, est sans doute un des domaines où s'est le plus préservé ce rapport mythique au monde où l'on joue avec la vie, avec la mort et avec les mots, *ba'axa t'an*.

Beaucoup de vécus mythiques commencent par une traque lors d'une chasse, une poursuite de l'animal où le chasseur devient chassé et où le jeu consiste à échanger les rôles.

La corrida, même si elle est devenue commerciale, conserve aussi un peu de ce jeu là.

Qui joue avec qui ?

Quel rapport entretenir avec ces *yuntsilob*, *dueños del monte*, pour qu'ils partagent leur domaine avec nous ?

Croyons nous aux aluxes ? savons nous encore vivre avec les aluxes ?

Certains de mes amis mayas considèrent que la préservation d'un élevage traditionnel d'abeilles de la forêt est aussi essentiel que la milpa.

En effet le secret de la méliponoculture, l'élevage des abeilles de la forêt, est d'établir un rapport différent entre hommes et animaux, un rapport plus équilibré qui ne soit pas uniquement un rapport d'exploitation car ce sont des abeilles qui produisent peu et n'ont pas d'aiguillon alors que les apis étrangères que l'on ne peut approcher que voilà, botté et carapacé, produisent beaucoup et sont rentables, et deviennent agressives comme leurs maîtres. C'est pour cela qu'on appelle les mélipones les dames du miel, *xunan kab*, et qu'on leur attribue une origine commune avec les humains.

Le méliponoculteur laisse les dames du miel le guider, laisse du jeu entre les abeilles et lui, ce que ne peut plus et ne veut plus faire l'apiculteur qui aujourd'hui pressure de plus en plus l'abeille.

Je viens d'apprendre que le kilo de miel était descendu à 35 pésos le kg, une misère, parce que le principal acheteur, me dit-on, a encore un stock considérable de 5000 tonnes qu'il peut pas écouler.

Surproduction donc due à la concurrence étrangère certes mais aussi à un modèle productiviste qui s'impose en particulier dans les relations avec les animaux et les plantes.

Or c'est bien de cela qu'il s'agit chez l'enfant : le jeu contre le travail.

Retarder au maximum ce moment où l'on doit s'engager dans la malédiction du travail, et cela peut expliquer le recours massif à l'alcool pour faire oublier cette perte.

Nous retrouvons cette exploitation intensive et destructrice dans la porciculture ou les entreprises *k'ek'en*¹² – ironie de donner un nom maya à ces usines qui produisent du porc étranger et engraisé aux hormones – remplacent le petit cochon noir du pays par de gros cochons américains qui inondent le marché. Aujourd'hui deux de ces usines encadrent le territoire de Tabi, à l'est et à l'ouest.

C'est le cas aussi pour l'élevage de bovins où ceux-ci sont attachés, parqués engraisés, alors qu'il y a quelques décennies, ils paissaient libres dans la forêt.

Et c'est la même chose pour les volailles dites de *granja* qui remplacent de plus en plus les volailles de *patio*.

Sans parler de l'alimentation qui, même lorsqu'il s'agit d'animaux de *patio* est de plus en plus chimique : les aliments achetés remplacent aujourd'hui l'alimentation au maïs et à la courge et avec les restes.

On pourrait faire la même analyse en ce qui concerne les plantes : le maïs local remplacé par le maïs hybride, le développement des jardins botaniques où sont cultivées les plantes médicinales que l'on en va plus cueillir dans la forêt, les fruits, les légumes et les tomates importées qui remplacent les variétés locales cultivées dans la milpa...

La dure loi du profit et de la rentabilité s'impose à tous avec la monétarisation galopante de tous les rapports sociaux, avec la fin du travail communautaire notamment car plus personne ne veut travailler « gratuitement », on ne joue plus, Game over !

Et pour ajouter au tableau, les drogues dures pénètrent doucement mais sûrement dans l'espace villageois, conséquence du développement des empires de narcotrafiquants, plus florissants que jamais et qui ont envahit Cancun, la capitale de l'état maya voisin du Quintana Roo.

Cette toxicité s'accompagne d'une violence accrue des rapports conjugaux mais aussi, et cela est nouveau, d'un mouvement social qui, s'il est né dans les sociétés industrielles de la vieille Europe et de la jeune Amérique du Nord, a commencé à pénétrer dans notre petit village.

La révolution féministe, révolte contre le père et le pouvoir patriarcal, pourra-t-elle lutter contre la perversion du travail et retrouver une part de jeu dans les relations sociales ?

¹² *Producimos, comercializamos y distribuimos carne de cerdo en distintas presentaciones: cerdo vivo, cortes, carne sazónada y comida lista para cocinar. (...) Bajo la marca Kekén somos el mayor productor en México y con la marca Kinitón somos los principales exportadores mexicanos a Japón, Corea del Sur, Estados Unidos y recientemente a China* (Extrait du site internet du groupe Kuo qui possède la marque *k'ek'en*)

Alors que K'ek'en est une entreprise très polluante, elle prétend protéger l'environnement et développer une porciculture durable. Elle bénéficie surtout de protections au plus haut niveau de l'état yucatèque, où elle a l'essentiel de ses activités. Elle fait face aujourd'hui à des manifestations dans différents villages qui essaient de se débarrasser de ces installations qui polluent les nappes phréatiques, les cenotes et empoisonnent l'eau. A Sitalpech, en février 2023, par exemple, la police de l'État est intervenue violemment contre les manifestants pour permettre l'accès des camions de l'entreprise aux installations (jornada.com.mx>notas, consulté le 4 mars 2023).

6 La révolution féministe

Il y a sept à huit ans, une de mes filleules est venue me voir avec une de ses amies et l'a fait cette question étonnante :

- Parrain, est-ce que tu penses que l'on peut avoir des enfants hors mariage ?
- Oui, c'est possible, ai-je répondu, c'est ce que tu souhaites ?

- J'ai un ami à Sotuta et je m'entends bien avec lui, j'ai envie d'avoir un enfant mais je ne veux pas dépendre d'un homme. J'ai un métier, je gagne bien ma vie et je n'ai pas envie de voir mon mari se saouler et vivre à mes dépens.

Cette description de la vie maritale était plutôt réaliste et je ne lui pas donné tort. Mais jusqu'ici très rares étaient les femmes qui osaient s'émanciper de ce carcan et quand elles le faisaient c'était en sortant du village. Ma filleule a suivi mon conseil et elle a aujourd'hui un fils de six ans, elle est mère célibataire même si elle s'entend bien (du moins je le crois) avec le père qui vit à Sotuta.

Cette petite conversation allait avoir de grandes suites : la révolution féministe commençait.

Si la violence conjugale est forte au village, elle a même probablement augmenté ces dernières années, et Tabi n'échappe pas à la triste réalité du Mexique qui est un des pays les plus féminicides de la planète, il y a une nouvelle prise de conscience féminine inédite depuis mon arrivée à Tabi et sans doute depuis la conquête.

Est-ce aussi le cas dans le reste du Yucatan ? Je ne sais pas mais c'est probable.

Je connais un certain nombre de femmes – de jeunes femmes surtout – qui rompent avec la loi masculine et conquièrent une indépendance impossible il y a encore dix ou quinze ans.

Quelques exemples, tous pris à Tabi ou à Yaxcaba, le village voisin.

Florence¹³ vit depuis dix ans avec celui qu'elle appelle son fiancé, ils se voient très souvent mais ne partagent pas la même maison. Elle n'a pas du tout l'intention de se marier.

Sa sœur, enceinte à quinze ans, mère d'un petit garçon à 16, s'est séparée pendant la grossesse. Elle travaille à Merida et laisse son petit garçon à ses parents, avec qui elle ne s'entend pas très bien, mais qui s'occupe bien du petit garçon.

Suzie, mariée pendant 20 ans, a eu trois enfants puis elle en a eu assez de cette vie monotone. Elle a commencé à faire de la politique, en suivant l'exemple de sa belle sœur. Elle est devenue maire du village, puis elle a divorcé. Elle vit maintenant à Merida et elle est devenue député.

Monique vit à Cancun mais retourne régulièrement au village. Elle a passé son diplôme d'aide soignante mais elle n'exerce pas. Elle a les cheveux courts et un comportement provocateur. Elle a 30 ans, n'est pas mariée et adore danser.

La langue de bois officielle a du aussi s'adapter et prône, en termes plus neutres, l'émancipation de la femme et la lutte contre le machisme et les violences masculines.

Cette révolution féministe est aussi une révolution genrée. L'homosexualité, autrefois taboue, est aujourd'hui de plus en plus ouvertement assumée, même s'il s'agit surtout encore de l'homosexualité

¹³ Les noms ont été changés.

masculine. Elle s'affiche notamment dans des lieux symboliques comme les vaquerias où l'on danse la jarana, une danse où le symbolisme de l'inversion sexuelle, associé à la fertilité, est traditionnel.

Un exemple particulièrement éclairant de cette révolution féministe est l'éclosion, dans une région où les femmes sont exclues des cérémonies agricoles, d'une jeune *x-men* de 28 ans qui a acquis une clientèle importante, tant dans la région que dans l'ensemble du Yucatan.

Cette jeune fille est l'héritière des connaissances de son grand-père, un de mes grands amis, Juan Cob, décédé il y a quatre ans. Sa pratique est à l'image du Yucatan d'aujourd'hui, bouleversante et révolutionnaire ! Tout en maintenant la continuité avec son grand-père, elle propose des innovations considérables.

Dimanche 12 février a eu lieu à Tabi une journée mémorable qui est, elle aussi, significative des transformations que vit le village.

Plus de 500 personnes, presque autant que la population du village, étaient réunies pour assister cet après-midi là à un grand match de softball, une variante du baseball, entre l'équipe de Sotuta, petite ville à 11 km de Tabi et capitale municipale, et l'équipe de Yaxuna, petit village situé dans le municipio voisin de Yaxcaba, rival de Sotuta.

Yaxuna se caractérise par le fait d'être à la fois un village très vivant et un site préhispanique de première grandeur qui fut autrefois le point d'arrivée (ou de départ, c'est selon) de la plus grande route terrestre connue des anciens Mayas, le *sakbe* Coba-Yaxuna. Mais ce qui caractérisait cette rencontre c'est qu'elle opposait des équipes féminines : l'équipe de Sotuta et celle des Amazones de Yaxuna.

J'avais déjà entendu parlé de ces Amazones dans le village de Nunkini dont est originaire justement Suzie qui, m'avait-on raconté, avait fait venir les Amazones à Nunkini.

Qu'est-ce qui caractérise ces Amazones qui ont choisi un nom qui symbolise l'indépendance féminine ? Elles jouent au softball en *ipil*, la robe brodée traditionnelle, et pieds nus !

Pus qu'un discours d'émancipation, c'est une démonstration pratique à laquelle nous assistons, une véritable théorie jouée.

Un retour aux sources et aux origines, pas si lointaines puisqu'il y a une quarantaine d'années, les femmes étaient encore presque toutes en *ipil* et pied nus. Alors qu'aujourd'hui, elles sont presque toutes en vêtements européens et chaussées. Pour parler comme il y a quarante ans, elles se sont encatrinées mais aujourd'hui la distinction *mestiza/catrina* ne tient plus.

En effet, dans les années 80, on appelait encore « catrine » une femme qui abandonnait le *ipil*, la robe brodée traditionnelle pour le vêtement européen. Mais l'accélération des mutations vestimentaires a rendu obsolète cette distinction. Rappelons que *Catrina* est un mot espagnol qui désigne « quelqu'un qui s'habille avec une affectation exagérée », une manière de se moquer des femmes *dzules* c'est-à-dire non mayas. *Catrina* désigne aussi la mort, représentée sous la forme d'une femme élégamment et richement vêtue... mais squelettique !

Ipil et pieds nus témoignent donc d'un retour identitaire mais ce retour se double d'un bond « en avant » vers une émancipation féminine en rupture avec l'histoire coloniale mais en accord avec la symbolique bisexuelle des rituels qui n'a pas disparu.

Et si ce bond « en avant » était un formidable triple salto arrière pour retrouver la magie et la force des

x-menes d'autrefois qui avant la conquête espagnole étaient aussi présentes et puissantes que les hommes ?

Nous ne savons pas grand chose de la place des femmes dans la religion maya mais nous avons quelques traces qui indiquent un passé différent de celui de l'époque coloniale et contemporaine et beaucoup plus équilibré.

Alors les Amazones ? Un retour vers le futur ? L'ancien futur des femmes mayas ?

En *ipil* quand elle joue, en pantalon quand elle travaille, voilà la nouvelle image de la femme maya. Pendant que j'écris ces lignes, une moto a démarré et passe devant ma maison, une jeune femme la conduit et derrière elle est assise une de ses amies...

Mais rappelons-nous que ces femmes nouvelles ne représentent encore qu'une petite minorité.

7 Nu'upul : unir l'ancienne et la nouvelle pensée

Les Mayas ont de l'histoire une perception cyclique : il y a plusieurs créations, chacune séparée par une catastrophe, et la création actuelle aura aussi le même destin.

A l'origine, le monde et les humains sont nés d'une Corde vivante, un cordon ombilical cosmique, le *Kuxan su'um*, qui s'identifie avec la Voie lactée.

Cette Corde vivante est un gigantesque cordon ombilical qui, pour que le monde naisse, doit être tranché. Du sang coule alors et de ce sang, de cette violence initiale, sont engendrés simultanément la vie et la mort. A chaque fin de cycle, les morceaux de cette Corde vivante, de ce *Kuxan su'um*, sont réunis, épissés, *nu'upul*, et le monde retourne dans le giron de la Mère cosmique pour naître à nouveau.

Nu'upul a, dans la mythologie du *Kuxan su'um* le sens de « épisser », opération qui consiste à assembler bout à bout les extrémités d'un cordage, *tab* ou *su'um*, en entrelaçant les torons de façon à obtenir une structure continue.

D'une manière plus générale, il signifie « joindre », « unir » mais aussi « joindre la face opposée de ce qui s'oppose à quelque chose.¹⁴ »

Avec Anita, une amie de Tabi, nous avons décidé d'organiser une réunion avec les jeunes du village et quelques anciens autour de la thématique « unir l'ancienne et la nouvelle pensée », *nu'upul le uchben tukul yete le tunben tukul*. Ce titre caractérise bien la notion de *nu'upul* : l'ancienne et la nouvelle pensée se retrouvent face à face, souvent dans la même personne, il faut les réunir sans masquer leur opposition. Nous sommes allés, avec Anita, inviter les neuf étudiants de Tabi qui fréquentent la toute nouvelle Université rurale de Yaxcaba, à 9 km du village, créée par l'actuel président du Mexique, Andrés Manuel Lopez Obrador. J'ai également envoyé une invitation au siège de l'université de Yaxcaba et quelques étudiant.e.s sont venues. La majorité des participant.e.s étaient des jeunes femmes. La discussion a porté notamment sur la place nouvelle que prennent les femmes dans la vie de Tabi aujourd'hui et de quelle manière l'université rurale de Yaxcaba peut aider à revitaliser la culture traditionnelle à Tabi.

¹⁴ *Juntar lo que esta de frente o opuesto de cualquier cosa que se le pone en contra*, Diccionario Maya Cordemex, p. 589.

Anita

Il est nécessaire de rompre un petit peu les coutumes, c'est-à-dire plus que les coutumes, comment nous avons grandi. Ce n'est pas pour perdre nos racines, il faut toujours les conserver mais je crois que oui, comme on dit, c'est la même chose mais ce n'est pas pareil...

C'est ce que font les artistes. C'est une complémentarité entre le moderne et l'ancien.

Avant les femmes... tu ne pouvais pas danser, par exemple, car les femmes ne doivent pas s'exhiber, il y avait beaucoup d'endroits où on limitait la participation et l'expression de la femme, je crois que c'est un thème qui prend de la force, par exemple qu'elles luttent pour leurs droits. Parce que nous avons été élevés de telle manière que les femmes doivent être soumises, ce que dit l'homme c'est ce qu'elle doit faire. Si il te sort très bien, mais sinon, tu restes à la maison. Mais aujourd'hui, il y a un peu plus de liberté, mais une chose est la liberté, une autre est le libertinage. Parce que parfois, empoderarse, gagner du pouvoir en tant que femme (c'est la notion anglaise de empowerment), cela devient « ah, je suis libre, je fais ce que je veux » mais il faut différencier je crois, la liberté et le libertinage.

Parfois la société elle-même nous confond : voilà ce qu'il faut faire ! et tu dis, non, mais non... mais c'est comme ça ! tu vas au moderne, ce que l'on te montre, ce que tu est en train de voir. Mais parfois, cela va un peu contre tes principes ou ton éducation, d'où tu es née. Alors tu dis : je te comprends, je te respecte, mais je conserve mes racines et je m'exprime d'une autre manière, artistique par exemple. Voilà comment je vois le changement dans la participation de la femme.

Deux étudiantes de Tabi prennent alors la parole et parlent de la *milpa* et de la culture du maïs. À l'université, elles ont découvert pour la première fois ce qu'était la culture du maïs et aussi comment s'occuper d'un jardin mais elles se sont rendus compte aussi comment cette culture de la *milpa* était en train de se perdre et que les paysans au lieu de cultiver la terre achetaient de plus en plus de maïs. Elles parlent aussi de l'usage des fertilisants chimiques et de l'importance d'utiliser les biofertilisants. Cet usage des fertilisants chimiques est ancien et leurs parents les utilisés déjà. Il font remonter au moins aux grands-parents, voire aux arrière grands-parents pour l'utilisation de fertilisants naturels. C'est cela qu'il faut retrouver et que grâce à leurs études elles vont pouvoir réapprendre à leurs parents.

Ivana a fait son stage à Tabi et cela lui a permis de découvrir une pratique de sa mère à laquelle elle n'avait pas attaché d'importance, la culture sur des petits jardins suspendus, les *kanche*, pour protéger les cultures des animaux et préparer des semis.

Landy aime danser et nous discutons ensemble sur les relations entre la *jarana*, une danse ancienne mais qui s'est modernisée et est encore largement dansée aujourd'hui par les jeunes, et la *milpa*.

Je lui raconte ce que me disaient les anciens et que j'ai pu voir il y a quarante ans : on dansait sur un petit carré associé à une *almude*, la mesure de maïs en bois d'environ 20 centimètres de côté. Danser sur une *almude* se fait d'ailleurs concrètement lors de certaines démonstrations de *jarana* appelés *suertes*

« sorts », et relie directement la *jarana* à la culture du maïs et à la fertilité. C'est aussi le cas avec la forme rituelle de la *jarana*, la danse de la tête de cochon, encore largement dansée aujourd'hui, et qui associe la *jarana* à la fertilité et à l'animal qui symbolise la prospérité, le cochon

Le petit cochon noir créole a remplacé le pécari et le cerf, même si on danse encore la *jarana* avec le cerf dans certains villages.

Landy est surprise et ravie. C'est la première fois qu'elle entend cela et cela donne un sens nouveau à sa danse, elle qui danse depuis qu'elle est toute petite et qui l'enseigne aussi aux plus jeunes. La réunion de ce soir avait d'ailleurs commencé par un petit récital de *jarana* interprété par Landy et deux de ses amies.

Quelles sont les perspectives qui s'offrent aujourd'hui à un jeune de Tabi ? Je vois cinq cas de figure possibles.

1) Rester à Tabi et trouver des sources de travail au village : la *milpa*, l'apiculture, le maraichage... Cette possibilité ne concerne aujourd'hui qu'une petite minorité de jeunes mais l'arrivée d'une nouvelle génération de diplômés issus de la nouvelle université rurale de Yaxcaba peut permettre de changer la donne.

2) Combiner un travail à la ville avec un travail au village. C'est déjà ce que faisaient leurs parents et grands parents. Une petite enquête par questionnaire que j'ai réalisée en 1977 pour ma maîtrise d'anthropologie m'avait donné un chiffre de 50% de paysans dans ce cas là. Cette solution permet de continuer à vivre « l'esprit maya » et à cultiver la milpa. Cette deuxième solution, si elle est plus adaptée à la situation actuelle, ne concerne aussi qu'une minorité de jeunes.

3) Travailler à la ville et revenir les fins de semaines au village. Cette solution est choisie par un nombre croissant de jeunes, elle ne permet pas de conserver l'esprit maya, la milpa disparaît ou est marginalisée.

Vivre de cette manière entraîne souvent une addiction à l'alcool et une violence domestique accrue.

4) Émigrer à la ville et adopter le mode de vie et de pensée urbain mais en continuant à entretenir des relations suivies avec le village.

C'est une solution moins destructrice que la précédente. Elle permet de conserver un lien qui peut rester fort avec le village même si bon nombre de traits culturels ne sont plus présents.

5) Émigrer définitivement.

8 et demain ?

Comme je l'écrivais déjà il y a 20 ans, il est difficile de prévoir ce qui va se passer dans les prochaines décennies.

Ni la bascule vers les religions protestantes qui sont devenues majoritaires à Tabi, village il y a encore trente ans exclusivement catholique, ni les transformations considérables, avec notamment la généralisation d'Internet et des réseaux sociaux, ne sont venus à bout de la culture maya même si j'ai tout de même le sentiment qu'elle est davantage menacée qu'il y a vingt ans.

Ce n'est pas la première fois que je suis tenté de porter un regard pessimiste sur la survie de cette culture, et j'ai rappelé que déjà dans les années 1930, le sociologue Robert Redfield, avec sa théorie du *Folk Urban continuum* appliqué au Yucatan, avait déjà qualifié la culture yucatèque d'une culture en transition vers la culture occidentale.

Jusqu'ici la culture maya, et en particulier à Tabi, a su résister aux chocs les plus rudes. C'est pourquoi je reste confiant dans la capacité de résistance du village et dans la possibilité que Tabi redevienne Chu'ts'onot, le cénote fertile.